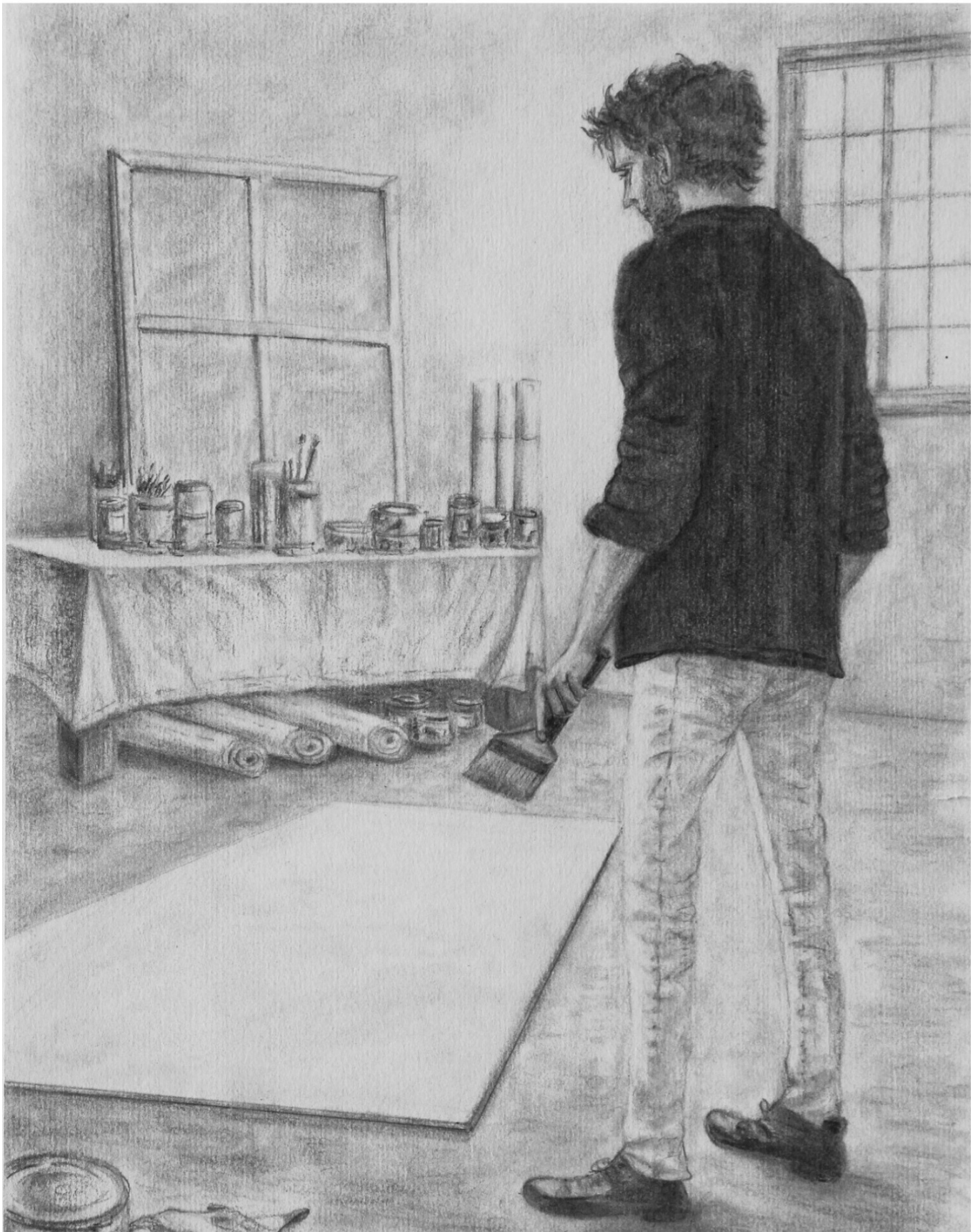
Annita Antourd

Le cimetière des jours



Annita Antourd

Le Cimetière des jours

© Annita Antourd, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1112-5

Couverture : Irène Perrin. Fusain sur papier

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Matisse

Quand on a pas d'imagination, mourir c'est peu de chose,
quand on en a, mourir c'est trop.

CÉLINE
Voyage au bout de la nuit

Prologue

Je me suis longtemps demandé pour quelles raisons j'avais choisi la peinture comme seule alliée. N'avais-je pas mérité une vie moins confuse ? Toutes ces années passées — cloîtré dans une pièce à recouvrir le vide de pigments et de sueur — auraient-elles été moins difficiles si j'avais accepté le confort d'une existence ordinaire ? Je dois néanmoins vous dire que je ne regrette rien ; ni mes choix, ni mes doutes, pas même les échecs m'ayant souvent conduit à déchirer mes toiles.

Je lis sur votre visage un long sourire. Mais ne vous méprenez pas Clémence. Je ne tire aucune fierté en vous confiant cela, bien au contraire. C'est plus probablement par lâcheté que j'ai tant cédé à ce qui me semblait naturel, pour ne pas dire facile. Car mes errances ont toujours eu cette particularité de me mener — vous voyez, j'allais dire instinctivement — jusqu'à la toile.

Je n'ai cherché qu'à m'ouvrir de nouveaux ciels. Les choses qui nous entourent sont poussiéreuses et éteintes. Il faut mettre de la vie dans tout. Et je voulais qu'ensuite ces ciels m'appartiennent. Je ne les destinais jamais à un autre quelconque. Ils étaient ma propriété. J'admets m'être rempli de contradictions. Je poussais la porte d'un monde que j'aspirais ensuite à verrouiller pour toujours. Je bâtissais ses bords et ses marques, j'en édifiais tous ses linéaments. Je façonnais le halo flou d'un espace dans lequel seules mes sensations présidaient, pour la simple raison qu'elles se montraient à coup sûr rassurantes.

Chaque séance procédait de cette même danse. Je me revois entrer lentement dans l'atelier. Je me retrouve au centre de la pièce. La lumière provient d'en face, par cette haute fenêtre tremblante où s'échappent les odeurs rances des solvants et des huiles. Là, j'observe les tableaux encore brillants qui sèchent le long des murs. Je parcours un temps la pile d'esquisses entassées dans un coin, avant d'en saisir une pour tenter de me l'approprier. Il y a cette immense toile immobile face à moi ; je passe une main hésitante sur le tissu sec et poncé, tout en imaginant le parcours qui se dresse entre mes mouvements et sa blancheur ; bientôt, c'est elle qui me regarde. Je laisse échapper un premier geste fébrile. Il devient vite trace perdue. J'y adjoins un nouveau signe. Tout se met alors à naître et la suite se déroule dans une étonnante facilité. Heure après heure, je me contente de me fier à ce que je devine, tout en élaborant les fragments entremêlés de ce qui constituera une issue. Et dans ces moments seulement, je

parviens à me distinguer de toutes les autres choses qui m’entourent. Il n’y a alors plus rien à craindre. Les gestes brefs et impromptus prennent progressivement la forme de l’évidence.

Je me retrouve alors éclaboussé de peinture, les pieds trempant dans l’huile suintante des flacons. De loin, l’on pourrait croire à un pantin, à une masse désarticulée qui tente de corriger ses instincts. Tout est pourtant bien calme et apaisé. Les bruits de l’angoisse demeurent absents ; les cris se sont éteints. Ne restent plus que cette toile baveuse et mon corps face à elle. Les deux se lient dans l’intimité. Ils effacent peu à peu ce qu’il reste du monde.

On ne dira jamais assez comment le peintre reconstruit le monde. Il en dessine pourtant les contours. Il répare, il ravaude, il panse. Il n’y parvient pas tout à fait. Alors il le répare encore, le ravaude et le panse une fois de plus. Ce n’est jamais aussi bien qu’il le souhaite. Il s’obstine aveuglément et finit par se replier à l’intérieur.

Je me suis soumis à ces mêmes rêves et je n’ai rien inventé. Il faut savoir le reconnaître. Je n’ai fait que suivre mes propres traces, que prolonger cette trame paisible qui se déroulait face à moi. Et en ces derniers souvenirs ramassés, je retrouve une composante maîtresse de ma vie — celle de se laisser surprendre par les événements et les sens sans toujours chercher à les dominer. Surtout, il m’apparaît alors cette évidence que je n’ai jamais niée étant jeune, mais qui se révèle encore mieux à moi aujourd’hui, alors que je suis si proche de mourir : l’art relève parfois plus d’un choix que de toute forme de prédestination.

PREMIÈRE PARTIE :

LES PETITS PERSONNAGES

Les peintres — pour ne parler d'eux — étant morts et enterrés, parlent à une génération suivante ou à plusieurs générations suivantes par leurs œuvres.

VINCENT VAN GOGH, Lettre à son frère Théo.

9 septembre 1951.

Me voici donc à Marseille. Le trajet s'est bien déroulé malgré la quantité de châssis, d'esquisses et de matériel dont tu imagines déjà la difficulté à tout transporter. Tu penseras que je n'aurais dû emporter avec moi que le strict nécessaire, mais je tenais à présenter à l'École quelques-unes de mes études afin d'en tirer les avis nécessaires à leur évolution. D'autre part, je ne pouvais me résoudre à abandonner mes plus récents travaux. Un artiste ne repart jamais tout à fait du début et ne peut effacer de sa mémoire tout ce qu'il a accompli ; c'est toi-même qui me l'as appris et je l'ai retenu.

Cette École des Beaux-Arts est fort accueillante. J'y occupe une chambre avec un autre pensionnaire. Il s'appelle Louis. Il est à peine plus jeune que moi et vient lui aussi d'arriver dans le Sud. Notre chambre est suffisamment spacieuse pour nous laisser à chacun un espace de travail. Je dispose ainsi d'un petit bureau sous l'une des fenêtres. J'y ai entassé mes ouvrages et mes notes, ce qui n'a pas manqué d'interroger Louis avec qui j'ai déjà échangé quelques idées. Nous bénéficions également d'un grand atelier que nous partageons, situé à quelques minutes à pied. C'est une pièce qui ferait rêver plus d'un artiste ! Vaste, haute, lumineuse, remplie de sculptures et de tableaux en cours d'élaboration, donnant sur un parc jalonné de pins. Un bouillonnement de vie créative où se mélangent les styles et les influences. C'est très certainement là que je passerai le plus clair de mon temps au cours de ces prochaines années.

Le temps m'a manqué pour visiter les alentours. L'Estaque paraît difficile d'accès et je dois pour le moment me concentrer sur mes apprentissages. Mais je peux déjà t'avouer que tu avais raison au sujet de la lumière. Elle semble ici bien plus éclatante que celle que j'ai toujours connue. Elle n'est pas seulement plus vive, elle contient également des teintes et des reflets nouveaux. Peut-être aura-t-elle une conséquence sur mon travail ?

Je t'écrirai afin de t'évoquer mes recherches et mes réflexions. Il va sans dire que je me suis lancé dans une quête dont j'ignore à la fois les efforts qu'elle représente et ses cheminements possibles. J'imagine que tu sauras me conseiller et me guider afin que je ne puisse m'en détourner, et qu'ainsi je ne me perde pas dans mes propres traces, comme tu l'as toujours fait.

Ton fils, Vincent.

I.

Juste derrière la vitre, le vent étreint dans ses rafales les dernières gouttes de pluie translucides. Elles viennent s’accrocher puis glisser sur la fine paroi de ma chambre, laissant toujours auprès d’elles de longues traces adamantines. Le claquement musical qui se répète contre la fenêtre estompe celui du moteur qui me sert pour respirer. Pour accueillir la vieillesse, on se doit de renoncer à bien des choses. J’ai pour ma part accepté d’avaler par des tubes, je me suis convaincu de rester allongé aussi souvent que possible, je me suis résolu enfin à ne plus aller longer la Dordogne de mon enfance. Respirer encore un peu, c’est tout ce que je demande. Posé près de la table de chevet, le boîtier blanc effectue les efforts à ma place. Tout devient alors plus aisé. Dès lors que mes poumons s’épuisent, je m’allonge et me laisse embarquer dans le bain d’oxygène, sans saveur hélas.

Dehors, le vent émet d’étranges sifflements. Le ciel est toujours plus proche et noir. Bientôt la lumière prendra son envol et la nuit s’étalera gentiment sur la ville. Alors il faudra s’éteindre. Mais pour le moment, je n’ai pas sommeil. De mon lit tiède et humide, je vois toutes ces gouttes glisser et se frayer un chemin le long de la vitre fermée. Après avoir chuté jusqu’au rebord de la fenêtre, elles disparaissent.

J’essaie tout de même de me lever, malgré les conseils de Clémence, toujours insistante pour que je me repose. Mais il me faut ressentir encore les choses, les effleurer rien qu’un instant, me souvenir. Mes vieux os craquent, mes pieds tremblotent sur le parquet de la chambre. Des minutes défilent avant que je puisse me tenir droit, que les vertiges se dissipent. Une fois bien campé sur mes deux jambes, je fais quelques pas jusqu’à poser ma main sur la vitre, puis je retrace le parcours de la pluie du bout du doigt. J’ouvre ensuite entièrement la fenêtre. En un instant, le vent et la fraîcheur s’engouffrent dans la pièce. Une grande respiration s’amorce, franche et solide. Mes vieux poumons ne demandaient pas mieux.

Et puis, c’est cette vieille habitude qui me revient, celle que j’avais déjà, gamin, de compter les gouttes de pluie qui tombent. Certaines se croisent et